Document généré le 16 avr. 2024 20:42

Québec français

Gilbert Choquette
La gravité de son oeuvre
Gilbert Choquette, *Une affaire de vol*, Montréal, l'Hexagone, 1990, 132 p. (Coll. «Fictions»).

Gilles Dorion

Numéro 81, hiver 1991

URI : https://id.erudit.org/iderudit/44869ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Dorion, G. (1991). Compte rendu de [Gilbert Choquette : la gravité de son oeuvre / Gilbert Choquette, *Une affaire de vol*, Montréal, l'Hexagone, 1990, 132 p. (Coll. «Fictions»).] *Québec français*, (81), 82–84.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ciers ou ceux qui sont considérés comme tels, comme Tremblay ou Beauchemin, mettent en scène des gens du petit peuple et les gens s'y retrouvent et ils trouvent que c'est en effet tout à fait réussi comme image de notre société. Mais moi, je pars du principe humain, fondamental et j'essaie de trouver dans notre vie, dans notre société et chez moi dans les milieux qui me sont les plus proches, qui se trouvent à être les milieux artistiques et intellectuels, de quoi leur donner une chair à ces problèmes-là. Mes héros sont un peu exceptionnels, ce sont des marginaux la plupart du temps, des artistes bien souvent, ou des professeurs, ou des gens dont la vie est un peu plus libre que celle des fonctionnaires, ou à plus forte raison des petites gens. Mais c'est simplement parce qu'ils me permettent, ces gens-là, sans manquer à la vraisemblance, de traiter des grands problèmes humains qui sont ma principale préoccupation.

Dans quelle mesure croyez-vous que les écrivains québécois devraient s'impliquer dans l'avenir linguistique et politique du Québec ?

Je n'ai jamais caché ma solidarité avec le projet politique du Québec qui existe depuis la révolution tranquille, depuis 1960. Je trouve qu'il est tout à fait naturel que, étant attaché à la langue par dessus tout, on soit porté à venir à son secours, à vouloir lui éviter une catastrophe qui serait sa disparition pure et simple. Donc, on croit qu'un Québec fort avec un gouvernement puissant serait mieux en mesure que dans la situation actuelle où les responsabilités sont partagées de conserver à notre langue et à notre culture ses traits les plus essentiels, les plus particuliers.

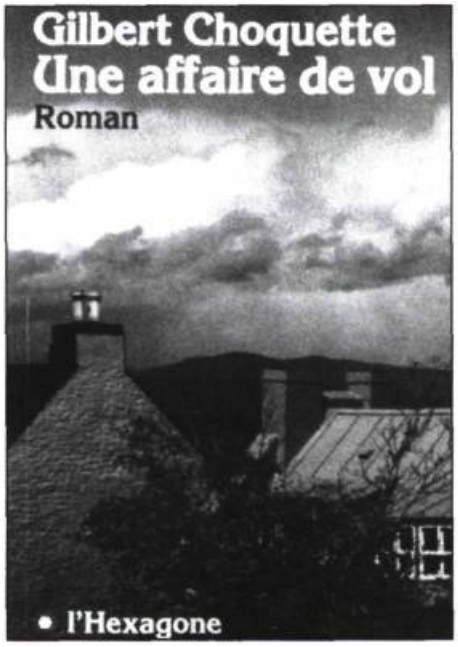
Quel sera le sujet de votre prochain roman ?

On pourrait dire que c'est un sujet à la mode, mais moi je ne suis pas les modes, et si j'ai traité ce sujet-là, c'est parce qu'il m'apparaissait gros d'une substance dramatique qui me permettrait de faire un roman : c'est le sida. Autrement dit, je tombe dans un problème d'homosexualité mais traité non pas de la façon classique et peut-être un peu purement *réaliste*. Il y a un élément de transcendance, quelque chose de très profond qui rejoint mes autres inquiétudes, mes autres angoisses pour cette raison-là ●

Gilbert Choquette : la gravité de son œuvre

Gilles DORION

Ce qui frappe le lecteur quand il aborde un roman de Gilbert Choquette, c'est la gravité. Or, le dixième roman de cet auteur, *Une affaire de vol**, s'il n'échappe pas à cette caractéristique, semblerait s'en écarter tout de même un peu par le sujet choisi, le vol d'une œuvre d'art, qui ne relève pas proprement de problèmes métaphysiques ou existentiels, mais s'en rapproche par le traitement qu'en fait le romancier, qui évite ainsi le scénario du roman policier. En effet, bien plus qu'une simple enquête sur un fait divers, il s'agit ici d'une remise en cause un peu cynique d'un jeune peintre arriviste, d'un examen de conscience plutôt désinvolte non seulement à propos d'un acte criminel aussi désinvolte commis auprès d'une mécène singulièrement naïve, et en fin de compte d'une remise en question désabusée de la vie, de l'injuste répartition des biens, de l'arrivisme à tout prix, enfin, et plus profondément, du rejet d'une des principales valeurs bourgeoises, l'amour, considéré comme une niaiserie sentimentale.



Ainsi posé, le sujet du roman se trouve replacé dans une perspective différente de celle que suggère le titre et ramène le lecteur dans le droit fil des préoccupations habituelles de Choquette, à savoir un constant questionnement sur la vie et le comportement humain. C'est peu dire que là se trouve la véritable signification du roman : à côté d'un fait plutôt banal, en apparence, des tractations diverses entre voleur et volée par personnes interposées, des épisodes judiciaires et de leurs conséquences, le narrateur, omniscient, fouille méticuleusement l'âme de ses protagonistes, explore minutieusement les recoins de leur conscience, examine en profondeur les mobiles de leurs paroles et de leurs actes. Voilà qui nous reconduit à la gravité du début et rappelle la manière de Choquette.

L'analyse psychologique

Pour y arriver, le romancier met en œuvre toutes les ressources «psycho-métaphysiques» dont il est capable en scrutant les motifs qui ont poussé Thomas Forestier à tromper la confiance et à abuser de la crédulité de sa protectrice Marthe Mériault et de sa fille Laurence. Plus encore, il décrit avec sobriété et précision la technique stéréo-optique du jeune peintre qui, pour se tailler une place honorable au soleil, prendra tous les moyens pour satisfaire ses ambitions artistiques et socia-les. L'indéniable originalité de la méthode de l'artiste se conjugue à ses origines franco-ontariennes, à son tempérament hors du commun, à son caractère indépendant, à son comportement anti-social, diraient les psycho-logues. Nous ne nous étonnons pas de trouver des personnages fortement campés : Thomas, à la fois dilettante, profiteur et arriviste, dénué de scrupules et de morale, réfractaire aux conventions sociales et surtout à l'amour ; Marthe, la bourgeoise type, amoureuse du professeur Aubois, - sa seule dérogation aux usages de son monde, - qui cède aux séductions du Vieux Québec et à celles de l'artiste Thomas Forestier et à sa méthode non convention-

nelle de peindre ; les figurants aussi, tels le professeur Édouard Aubois, son notaire de mari, Adolphe Mériault, culturellement ignare, et sa fille Laurence, fonctionnaire à Québec.

La critique sociale

Ce qu'il est intéressant de constater, c'est la critique sociale qui affleure partout dans le roman au moyen d'intrusions spontanées de l'auteur, qui présente en superposition (et en filigrane aussi) une philosophie un peu traditionnelle de la vie et qui, moraliste impénitent, et peut-être un peu chagrin, se mêle de juger le comportement de ses personnages à la façon des romanciers du XIXe siècle, la manière de vivre de ses contemporains, leurs usages et leurs attitudes, qui, attiré lui-même par l'art, se livre à de fréquentes considérations sur ses manifestations diverses, et livre sans contrainte, brièvement mais à plusieurs reprises, ses prises de position nationales (-istes, diraient certains). C'est pourquoi Gilbert Choquette excelle dans l'art du portrait et de la description.

La substance

À cela s'ajoutent une parfaite maîtrise de la langue (Choquette doit souffrir du fait que les correcteurs n'ont pas accompli aussi parfaitement leur travail) et une plénitude de l'écriture qui devraient satisfaire les plus exigeants. Il va sans dire que ces marques impriment à son (ses) roman(s) un rythme particulier qui ralentit l'action et l'annule parfois en quelque sorte en attribuant presque tout à la réflexion, à l'examen des motifs et des conséquences des actes posés par ses personnages. Faut-il déplorer qu'une action aussi habilement amorcée s'enlise, vers la fin du roman, dans des détails juridiques bassement réalistes et un peu superflus qui détournent l'attention des vrais problèmes psychologiques mis en jeu ? Si Une affaire de vol ne nous semble pas le meilleur des romans de Choquette, il reste que nous appuyons sans réserve les éloges que fait Pierre Vadeboncœur, dans la préface de *la Mort au verger*, récemment réédité, de l'art de Choquette, de sa qualité et de sa *substance*.●

* Gilbert Choquette, *Une affaire de vol*, Montréal, l'Hexagone, 1990, 132 p. (Coll. «Fictions»).

Qui est Gilbert Choquette ?

«Je suis un marginal», estime Gilbert Choquette. En effet, il se considère un peu exclu de la société, bien qu'il y adhère au point de vue politique et social et qu'il suive de très près l'évolution du Québec. Ses préoccupations «philosophiques» le tiennent plutôt à l'écart de ses contemporains, seul devant son destin d'homme, tenaillé par l'angoisse existentielle, et seul dans le milieu littéraire. A-t-il accepté de faire partie de l'Académie canadienne-française qu'il se sent quand même solitaire. Cantonné dans sa solitude, il reste en dehors de tout ce qui se passe, mais il se tient à l'affût comme un observateur. Cela ne l'empêche pas de vibrer intensément au monde dans lequel il vit. Mais de là à pouvoir prendre position sur des problèmes de la société... Pourtant n'a-t-il pas à l'occasion, il y a une dizaine d'années, adressé un certain nombre de lettres aux journaux ? Dorénavant, il perçoit trop l'ambiguïté des choses et ne peut prendre la plume pour exprimer une opinion qui présente une vision homogène de l'univers. Heureusement, l'art et l'écriture, dans lesquels il se complaît, constituent pour lui un réconfort et une justification.